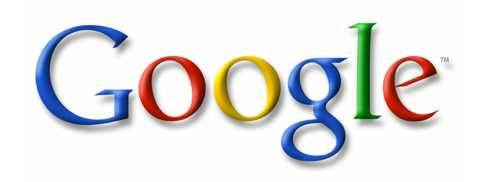


ÉMILE DE GIRARDIN

MIRECOURT. — TYPOGRAPHIE L.-PH COSTET.


E. Girardin

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

ÉMILE DE GIRARDIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

CHEZ ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

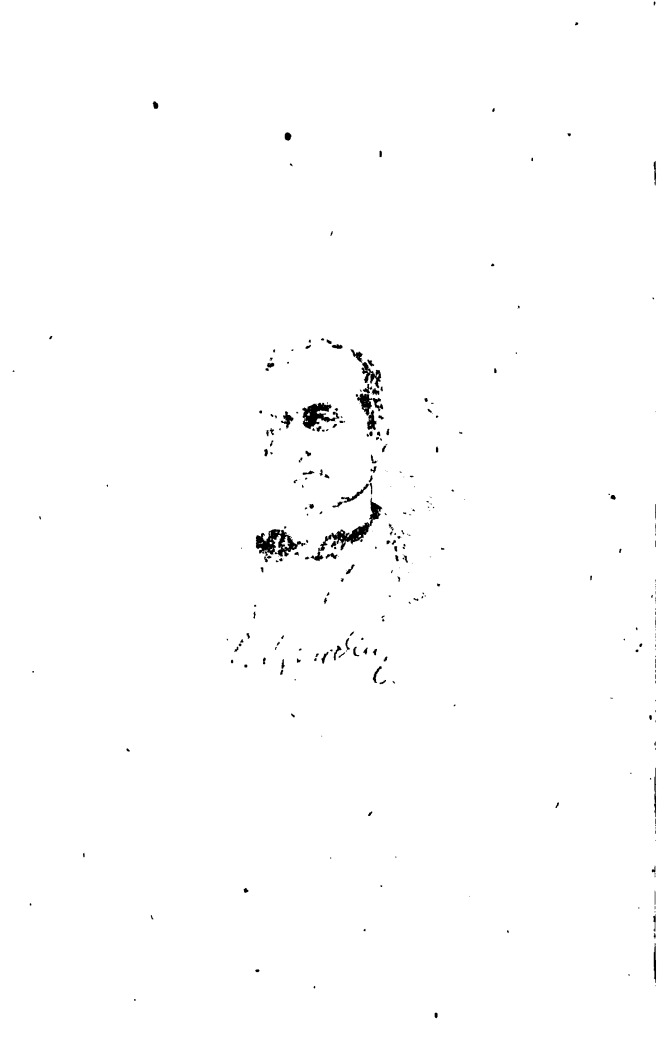
18, RUE DAUPHINE

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

1867

ÉMILE DE GIRARDIN

MIRECOURT. — TYPOGRAPHIE L.-PH COSTET.



HISTOIRE CONTEMPORAINE

Portraits et Silhouettes au XIX[e] siècle

ÉMILE DE GIRARDIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

CHEZ ACHILLE FAURE, ÉDITEUR

18, RUE DAUPHINE

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

—

1867

ÉMILE DE GIRARDIN

Le journaliste dont nous allons essayer de raconter la vie ne connaît pas lui-même le jour de sa naissance. Il a complétement répudié l'acte civil du 22 juin 1806, qui porte le nom d'Emile *Delamothe,* pour accepter un acte de notoriété d'après lequel son origine remonterait à 1802. En conséquence, il entrerait aujourd'hui dans sa soixante-cinquième année. Mais il est loin de paraître cet âge et sa figure n'offre que très-peu de rides. Seulement il a perdu ses cheveux et se trouve aujourd'hui dans l'impossibilité de ramener orgueilleusement, chaque matin, sur le front sa mèche historique.

Quant à son œil, il est étrange et laisse croire à la fascination. C'est une sorte de diamant noir, aux mille facettes, dont l'éclat sombre vous fatigue et vous force à baisser la paupière. On sent que ce regard qui vous gêne est gêné plus encore par le vôtre : aussi presque toujours se cache-t-il sous un lorgnon, ce qui donne à l'ancien rédacteur en chef de *la Presse*, devenu directeur-gérant du journal *la Liberté*, quelque chose de très-voisin de l'impertinence.

Il fut élevé par une brave femme nommée Choisel confortablement établie dans une maison du boulevard des Invalides.

Madame Choisel prenait en sevrage les enfants que de riches familles lui confiaient. Le nombre des pensionnaires s'arrêtait toujours à dix ; elle ne voulait pas en accepter un de plus. Son mari l'aidait à soigner ce petit peuple.

Avec les enfants de la princesse de

Chimay [1], le jeune Emile était celui des marmots qui allait, sur le bras des époux Choisel, recevoir à la porte les plus nobles visiteurs et les plus riches équipages. Tantôt c'était une femme d'une beauté merveilleuse, arrivant dans un coupé garni de satin rose; tantôt c'était un jeune colonel, aux moustaches hardiment retroussées, à l'œil vif, au ton protecteur, conduisant lui-même son tilbury rapide. Les deux élégants personnages arrivaient quelquefois ensemble. Ils ne se faisaient pas connaître, embrassaient l'enfant, et jetaient l'or à pleines mains à ceux qui en prenaient soin.

Mais tout se découvre en ce monde.

Trois ou quatre ans s'étaient écoulés. Le jeune colonel, passé au grade de général, faisait à la maison de sevrage des visites moins fréquentes. Pour la

1. Anciennement Térésa Cabarus, puis madame Tallien. Elle avait un fils de deux ans et une fille de six mois dans la même maison.

dame elle ne venait plus [1]. Choisel se promenant un jour à Saint-Cloud, vit passer le carrosse de l'Empereur, et reconnut l'homme au tilbury dans une des graines d'épinards qui galopaient à la portière. Il s'informa et apprit aussitôt le nom du général, son histoire et ses titres.

C'était le grand veneur de sa Majesté Napoléon Ier.

Guidés par cet instinct de taquinerie, auquel on cède volontiers, en montrant aux gens mystérieux qu'on a leur secret, les Choisel appelèrent Emile le *petit baron*, et dirent un jour au grand veneur, surpris de l'entendre nommer de la sorte :

— Eh ! ce titre lui appartient ! n'êtes-vous pas comte ?

Le général sourit. C'était une noble et

1. Certains passages d'*Emile*, premier ouvrage de M. de Girardin, donnent à entendre qu'elle avait de nouvelles liaisons.

affectueuse nature, incapable de dissimulation et de rancune. Il ne fit aucun reproche aux Choisel sur leur indiscrétion et parut attaché davantage encore à son fils.

On croit qu'il avait le projet de rester dans le célibat, pour être plus libre d'adopter cet enfant. Par malheur, Napoléon, qui s'occupait de tout, même du mariage de ses généraux, avisa une jeune personne d'excellente famille et très-pauvre. Il la dota sur sa cassette particulière et somma son grand veneur de l'épouser.

Quand le maître ouvrait la bouche, les moins dociles se prosternaient.

A dater de ce moment, finissent les beaux jours d'Emile. Entraîné vers d'autres devoirs, le général cesse peu à peu de s'occuper de ce fils, dont l'existence devient pour lui un embarras et une gêne. Il craint que sa femme, en apprenant ce péché de jeunesse, ne lui ôte son estime et ne fasse

payer au présent ou à l'avenir les torts du passé. Le *petit baron* voit disparaître les splendeurs qui ont entouré son berceau. Quelques jours après le mariage du général, on retire Emile de la maison Choisel, pour le confier aux mains d'un employé de la vénerie, vieux soldat de l'armée d'Egypte, réformé pour cause de blessures et auquel on avait accordé cet emploi comme retraite. Il fut exclusivement chargé de l'éducation de son jeune pensionnaire, et lui apprit ce qu'il savait, c'est-à-dire fort peu de chose, avec l'aménité des camps et les formes gracieuses du bivouac.

Tout ceci se passait en 1814.

Le fils du grand veneur entrait dans sa huitième année. Il était défendu de le nommer autrement qu'*Emile Delamothe.*

Son noble père lui constitua un modeste apanage, dont le revenu devait, jusqu'à nouvel ordre, servir à payer sa

pension chez l'employé de la vénerie. Le général eut, dès ce jour, la conscience parfaitement en repos. Il se crut quitte envers son fils naturel et ne songea plus qu'à la procréation de sa lignée légitime. Mais il fut moins heureux sur le terrain du mariage que sur celui de l'amour libre. Sa femme ne lui donna point d'enfants.

L'éducation d'Emile se poursuivait sous l'œil du soldat de l'armée d'Egypte, précepteur sévère et grognard, qui le laissait rarement sortir et ne lui permettait aucun des jeux de son âge.

Il grandissait, mais comme grandissent les plantes étiolées, qui manquent de sève et de soleil.

A l'âge de quatorze ans, où presque toujours les forces de l'homme se développent avec les premiers symptômes de la puberté, Emile n'avait ni santé ni vigueur. Sa figure se couvrait déjà de cette teinte bilieuse qui ne l'a jamais aban-

donnée depuis, et le marasme desséchait de plus en plus chaque jour sa frêle organisation. Voyant dépérir son élève, le grognard se hâta de l'envoyer en Normandie, chez un de ses frères, palefrenier au haras du Pin.

C'était un honnête et digne paysan, rond, jovial, qui accueillit Emile avec une cordialité pleine de franchise et lui dit :

— Venez, mon petit homme, nous allons vous mettre au vert !

Il le traita tout simplement avec la même conscience qu'il apportait à soigner ses chevaux. Emile s'en trouva le mieux du monde ; il courait dans les écuries, en sabots et en blouse, fraternisait avec les jeunes étalons, dormait sur une excellente litière et reprenait les forces qu'il avait perdues.

Son éducation s'acheva médiocrement, comme on peut le croire.

Tout autre serait devenu rustre,

comme les rustres qui l'entouraient; mais la nature d'Emile, nature à la fois orgueilleuse et délicate, ne prit à la campagne que la santé qu'elle donne et lui laissa ses mœurs grossières. Sous la blouse du paysan, le jeune homme avait une tenue qui commandait le respect. La familiarité trouvait dans son œil dur un obstacle qu'elle ne franchissait pas. Il aimait à se promener seul dans les champs, les prés et les bois, remplaçant par des lectures intelligentes et choisies l'éducation régulière qui lui manquait. Son premier précepteur n'avait pas réussi à étouffer le souvenir de ses jeunes années ; mais Emile ne s'ouvrait là-dessus à personne. Il souffrait de son isolement sans daigner se plaindre ; il sentait l'injustice commise à son égard, et se jurait tout bas d'obtenir, un jour, réparation.

A dix-huit ans, il quitta la campagne et revint à Paris.

Sa première visite fut pour madame

Choisel. La brave femme avait beaucoup vieilli, mais son cœur était toujours le même.

Retrouvant devant elle, grand et fort, ce *petit baron* qu'elle avait tant choyé jadis, elle s'émerveilla, le caressa, l'interrogea et tailla des bavettes à n'en plus finir. Bref, elle apprit au jeune homme le nom de son père et celui de sa mère[1]. Pour leur adresse, il fut impossible à la sevreuse de fournir à cet égard la moindre indication. Les bouleversements politiques avaient changé beaucoup d'exis-

1. M. de Girardin a poétisé dans *Emile* et légèrement modifié les détails que nous donnons sur sa jeunesse. S'il a été au collége, ce n'a pu être que pendant deux ou trois ans. Ses classes ont été fort imparfaites. Il dit que le proviseur, en le renvoyant, lui remit une inscription de *deux mille francs* de rente. Ce fait est inexact. On n'avait versé entre les mains de l'employé de la vénerie (M. Darel) qu'une somme de *vingt-quatre mille francs* en piastres d'Espagne. Cette somme fut seulement donnée à Emile à l'époque de sa majorité.

tences et fait rentrer dans l'ombre bien des illustrations et des grandeurs.

N'importe ! Emile à son idée.

L'ancien soldat des Pyramides doit naturellement être mieux instruit que madame Choisel. Il court le presser de questions ; mais celui-ci reste impénétrable.

— Votre projet, dit-il, est de faire du scandale. Cela ne peut aboutir à rien. Ecoutez ces deux articles du Code.

Il ouvrit le recueil des lois et lut solennellement au jeune homme les passages qui suivent :

« Art. 335. — La reconnaissance ne pourra jamais avoir lieu au profit des enfants adultérins.

« Art. 342. — Un enfant ne sera jamais admis à la recherche, soit de la paternité, soit de la maternité, dans le cas où, suivant l'article 335, la reconnaissance ne peut être admise. »

Pour Emile, cette révélation fut un coup de foudre. Le frère du palefrenier

normand s'attendait à la visite de son ex-élève. Il lui remit un extrait de naissance, au nom de *Delamothe,* avec un acte notarié qui l'autorisait à toucher sa rente lui-même et à disposer du capital à sa guise, le jour où il aurait vingt et un ans accomplis. Le jeune homme, par un mouvement impétueux, déchira l'extrait de naissance.

Mais il garda l'autre papier.

Vers cette époque, c'est-à-dire en 1824, il demeurait aux Champs-Elysées. Tous les matins, il se dirigeait vers le Palais-Royal, entrait sous la galerie de bois, au cabinet de lecture de madame Désauge, pour y parcourir les gazettes. Là se trouvaient Henri de Latouche, Alexis Dumesnil, Alphonse Rabbe, Lautour-Mézeray et Maurice Alhoy. Ces messieurs parlaient de leurs ouvrages avec un certain orgeuil.

En les écoutant, le jeune homme conçut pour la première fois l'idée d'écrire.

Il essaya de se lier avec eux, y parvint sans peine, et leur apporta un beau jour, deux ou trois cents feuillets, chargés de pattes de mouches, sur lesquels il les pria de vouloir bien lui donner leur avis. C'était le manuscrit d'*Emile*.

Alphonse Rabbe, exclusivement en admiration devant ses propres œuvres, lut trois ou quatre de ces feuillets et s'écria :

— J'en vois assez ! pas l'ombre de style ! Allez apprendre à écrire, mon cher !

Lautour-Mézeray, Dumesnil et Montglave, moins rigoureux, donnèrent au *petit auteur râpé* (c'est ainsi qu'ils le nommaient) des encouragements et des conseils. Latouche et Maurice Alhoy firent mieux, ils corrigèrent l'ouvrage et le rendirent à peu près digne de l'impression.

Toutefois, malgré leur bonne volonté,

ils ne réussirent pas à trouver un éditeur au livre qu'ils patronnaient.

Emile, choisissant pour titre son propre nom, venait comme on se l'imagine bien, d'écrire son histoire, mais en l'entremêlant de fictions adroites, capables d'émouvoir le cœur paternel. Ne pouvant envoyer l'œuvre imprimée, il porta lui-même, avec une lettre plus machiavélique que sentimentale, un double du manuscrit à l'hôtel de son père. L'almanach de la cour, moins discret que le soldat d'Egypte, lui avait donné cette précieuse adresse. Il ne reçut pas de réponse directe ; mais ce fut évidemment à la recommandation du général qu'il obtint, huit jours après, une place dans les bureaux de la maison du roi, au cabinet de M. le vicomte de Senones, secrétaire des commandements de Sa Majesté Louis XVIII.

C'était, comme on dit vulgairement, mettre le pied à l'échelle.

Le petit auteur râpé de la galerie de bois devenait un personnage et se croyait déjà ministre. Il s'habillait avec la dernière élégance, hantait quelques cercles aristocratiques et s'y faisait remarquer par cet aplomb du paradoxe qu'il a porté, de nos jours, au degré le plus éminent.

Comme les bureaux ne lui donnaient que fort peu de besogne, il continua d'écrire, en attendant que les libraires voulussent bien imprimer ses œuvres. Il fit un livre intitulé *Au Hasard, — Fragments sans suite d'une histoire sans fin* [1]. C'est une longue diatribe, où l'esprit lui fait défaut d'un bout à l'autre, et où l'on ne rencontre que des divagations incohérentes sur lui-même, sur sa chambre, sur les femmes, sur la lune et sur l'amour. Depuis sa prospérité bureaucratique, il ne retournait plus chez madame Désauge. Latouche et Maurice

1. Cet ouvrage et celui qui a pour titre *Émile* ne furent publiés que de 1827 à 1828.

Alhoy ne corrigèrent point ce second ouvrage. On y trouve des phrases dans le genre de celle-ci :

« Je cheminais, le nez au vent, cherchant un gîte, attendu *qu'il* n'y a pas de philosophie *qui* tienne contre une nuit de janvier *qu'on* passe à la belle étoile, et de patience de propriétaire *qui* dure contre un locataire *qui* ne paye pas son terme, *quand* mes yeux, etc. [1]. »

Tout le reste est du même style.

Ce livre *Au Hasard* est entièrement écrit dans le sens du titre. Plus Emile voyait le monde, plus il sentait se développer ses instincts ambitieux.

« Jean-Jacques Rousseau, dit-il, a écrit des volumes pour parler du gouffre de misère où l'avait plongé la célébrité... Eh bien ! moi, je la cherche [2] ! »

Plus loin il s'écrie :

1. Pages 1 et 2 de la préface. — Édition Ponthieu, 1828.

2. Même volume, page 3.

« Hors les gens de mauvaise foi, il n'y a dans le monde moral que deux classes distinctes, les ingrats et les envieux. Je suis *envieux !* Il n'est pas un succès que je ne jalouse, une jolie femme que je ne convoite ; les richesses me tentent, les honneurs encore plus ; je désire tout, depuis la santé du vigoureux colporteur jusqu'au crédit du député qui a accaparé toutes les places, jusqu'à la conscience du fournisseur enrichi, jusqu'aux parchemins de l'émigré [1]. »

Ceci est de la franchise de premier ordre.

Notre tâche devient facile, quand, pour faire leur portrait, les gens nous fournissent aussi généreusement les couleurs.

Le commis de la maison du roi prit un jour une voiture, par une boue affreuse, tout exprès parce qu'il voulait connaître

1. *Idem,* page 5 et page 16.

le plaisir de voir le piéton éclaboussé, sans craindre de l'être lui-même [1].

Or, puisque nous y sommes, autant juger, dès à présent M. de Girardin au point de vue littéraire.

Émile est son œuvre la plus importante. C'est écrit suffisamment, grâce à la collaboration anonyme et bienveillante de ses amis du cabinet de lecture. *Au Hasard* est une médiocre amplification dé collége, ennemie du style et de là grammaire. Outre ces deux ouvrages, et sans oublier un petit volume de madrigaux et de bouquets à Chloris, qui lui donnent avec le citoyen Robespierre une touchante analogie, M. de Girardin a publié nombre de brochures politiques [2] et une quantité inouïe d'articles de jour-

1. Page 86.

2. Avec celle que nous avons déjà citée, les principales sont : *Bon Sens et bonne Foi*, — *Journal d'un journaliste au secret*, — *Questions administratives et financières*, — *Le Droit au travail*, — *Les Cinquante-deux*, etc., etc.

naux, où il exploite le genre *casse-cou* d'une façon merveilleuse. Il danse, sans le moindre balancier, sur la corde roide du paradoxe et prend, comme Arlequin, tous les costumes et tous les masques.

Nous l'avons vu tour à tour légitimiste, orléaniste, républicain, socialiste et bonapartiste.

Dans ces derniers temps, il est redevenu républicain.

Le saut de carpe est dans sa nature. Il dit que « le principe est fait pour l'homme, et non l'homme pour le principe », ce qui donne la clef de ses variations et de ses métamorphoses.

Si l'on en croit M. de Girardin, il a, pour le moins, une idée par jour ; mais ces filles du même père ne sont pas sœurs, on les voit perpétuellement se battre entre elles.

Vingt fois l'auteur d'*Émile* a voulu réformer la société de fond en comble, et cela par vingt systèmes contradic-

toires : singulier moyen de gagner la confiance publique ! Il n'a point de style, il n'a qu'une manière, assez vive, du reste, et assez entraînante pour donner aux meilleurs esprits un instant d'hésitation. Tout le monde se rappelle ce fameux article CONFIANCE ! CONFIANCE ! publié dans la *Presse* à coups de tam-tam, pendant la première épouvante causée par la révolution de Février.

Au moment où son titre de commis au ministère de la maison du roi excitait le plus ses rêves ambitieux, Girardin fut réveillé brusquement par la destitution de M. de Senones.

On donna clairement à entendre au protégé qu'il devait, le protecteur parti, se démettre de son emploi.

Voilà donc Émile retombé au bas de l'échelle ; mais il a rêvé la fortune, et la fortune, il le jure, ne lui échappera pas. L'heure de sa majorité sonne. Il court chez le notaire qui a ses piastres d'Es-

pagne, les lui réclame, signe une quittance, et sollicite chez M. Geoffroy, agent de change, une place obscure et peu lucrative : il voulait étudier la Bourse, connaître les détours de cette maison de jeu légale, y calculer les chances de gain, se préserver des chances de perte et multiplier, s'il était possible, ses modestes capitaux.

Lorsqu'il se crut assez fort, il joua dix-huit mille francs à la hausse. Ce fut la baisse qui arriva.

Ruiné presque entièrement en un jour, il tomba dans le désespoir. Ses ennemis ont prétendu qu'il s'était présenté chez son père, un pistolet dans chaque main, et qu'il lui avait dit :

« — Monsieur, il me faut un nom ! Si vous ne me le donnez pas, je vous brûle la cervelle, et je me la brûle ensuite ! »

Le fait est probablement calomnieux.

Si l'on en croit ce qu'il raconte lui-même, Girardin se contenta d'écrire une

3

seconde lettre au général, faisant appel à sa conscience, essayant de le fléchir et de le décider à ne plus le laisser dans l'abandon. Il reçut cette froide réponse :

« Monsieur, l'erreur dans laquelle vous êtes, ou plutôt dans laquelle on vous a jeté, peut seule expliquer la lettre que vous venez de m'écrire ; aussi je m'empresse de vous désabuser, dans l'espérance que vous recouvrerez votre caractère et votre énergie. Vous avez eu raison de penser que l'indifférence ne serait pas possible dans une semblable situation, même quand elle serait accompagnée du doute. »

Repoussé avec perte, le jeune homme voulut s'engager, présumant que, dans l'état militaire, sa triste position de fils naturel ferait moins qu'ailleurs obstacle à sa fortune.

Il s'adressa au prince de Léon, colonel d'un régiment de hussards.

Le prince le fit à l'instant même visi-

ter par ses chirurgiens ; mais ceux-ci refusèrent Émile, comme ayant une complexion trop délicate pour le service.

On ne peut justifier dans la vie d'un homme aucun des actes qui sont marqués d'un sceau de réprobation ; mais on doit dire, en tout honneur et en toute loyauté, qu'il fallait à celui dont nous esquissons l'histoire une force surhumaine pour rester dans les sentiers permis. A cette époque dut avoir lieu la tentative de suicide qu'on a pu lire dans *Émile* [1]. Sauvé de la mort par une sorte de miracle, le jeune homme se reprocha sa faiblesse. Il se redressa plus haineux, plus intrépide, décidé à recommencer la lutte et à conquérir, en dépit des obstacles, fortune et renommée.

Il prit hautement et publiquement le nom d'*Émile de Girardin.*

Les lois étaient contre lui ; mais ceux

1. Pages 112 et 118.

à qui appartenait ce nom redoutèrent le scandale et n'eurent pas recours aux lois pour arrêter l'usurpation. Girardin resta maître de sa conquête.

Dès ce jour, comme s'il eût trouvé la baguette magique et le secret des prodiges, les obstacles s'aplanissent devant lui. Trois libraires se disputent le manuscrit de son premier livre. Ponthieu l'emporte sur ses concurrents, imprime l'ouvrage et l'envoie aux journaux qui proclament avec éloge le nom de l'auteur.

Émile, sachant qu'il ne faut jamais laisser refroidir un succès, lorsqu'on veut qu'il fructifie, demande et obtient une audience de M. de Martignac, alors ministre. Il lui nomme son père, et argue de cette déclaration comme d'un titre à la bienveillance du pouvoir.

La démarche est audacieuse, elle réussit.

Une place d'*inspecteur des Beaux-*

Arts, sorte de sinécure, qui ne demandait ni assiduité ni travail, se trouve vacante ; on la propose à Girardin, qui l'accepte, et le soir même, on signe sa nomination. Le premier soin du nouvel inspecteur fut de s'informer :

1o S'il y avait, au ministère, un bureau affecté à l'emploi;

2o S'il trouverait là des lettres à tête imprimée et un timbre spécial.

On lui répondit affirmativement.

Bien, pensa-t-il, ma fortune est faite !

Il courut chez Maurice Alhoy, et lui cria, dès qu'il l'aperçut :

— Mon ami, je suis inspecteur des Beaux-Arts !

— Tant mieux, je vous en fais mon compliment.

Vous m'avez dit, ce me semble, reprit Émile, que vous désiriez faire un journal avec M. Lautour-Mézeray ?

— Heu ! c'est possible ; mais nous manquons d'argent.

3.

— Bon ! voilà justement où est le mérite de mon idée : nous allons faire un journal sans argent.

— Il paraît que vous êtes fort, mon cher ! dit Maurice Alhoy.

— Plus fort que vous ne pensez, répondit Émile avec assurance.

— Et comment payerez-vous les rédacteurs ?

— Nous n'aurons point de rédacteurs.

— Ah !

— C'est inutile. Nous prendrons les articles littéraires qui paraissent de droite et de gauche, et nous les réunirons, chaque semaine, dans un seul cadre. Ce sera notre journal.

— Diable ! fit Maurice Alhoy, je conviens que l'idée n'est pas mauvaise. Pourtant, si les abonnés n'allaient pas venir ?

— Ils viendront ! Louez un entre-sol modeste ; achetez une table, une chaise et une paire de ciseaux ; nous n'avons

pas besoin d'autres frais d'installation. Je me charge du reste.

— Mais le titre du journal ?

— C'est juste, il faut un titre.

— Je propose *la Semaine littéraire,* dit Maurice, ou bien *la Ruche*... A moins que vous ne préfériez *l'Abeille.*

— Non, dit Émile, rien de tout cela. Il faut avoir le courage de ses actes : nous appellerons notre journal *le Voleur.*

— Bravo ! mon cher, bravo ! s'écria Maurice Alhoy, vous avez du génie.

C'était du génie par trop... industriel. M. de Girardin n'avait aucun droit de mettre ainsi les gens de lettres en coupe réglée. S'il battait monnaie avec leurs romans, leurs feuilletons, leurs nouvelles où leurs articles, la simple probité voulait qu'il leur donnât une modeste part dans les bénéfices énormes qu'il allait réaliser. Cette audacieuse exploitation, qui n'avait jamais été prévue, et que la loi ne pouvait atteindre de si tôt, donna

naissance, quelques années plus tard, à la Société des gens de lettres. Il fallut que les écrivains se réunissent pour se défendre en masse contre le pillage organisé.

En quittant Maurice Alhoy, Girardin se rendit chez un lithographe et commanda trois ou quatre mille prospectus, qu'il fit porter dans son bureau d'inspecteur général des Beaux-Arts. Là, prenant un Annuaire, et choisissant les adresses, il écrivit :

« MONSIEUR LE MAIRE OU MONSIEUR LE CURÉ,

« Un nouveau journal se fonde, et ce journal a pour but de propager dans nos provinces les chefs-d'œuvre de la littérature moderne ; je verrai avec plaisir que vous donniez votre appui à cette entreprise, etc.

« EMILE DE GIRARDIN,

« Inspecteur des Beaux-Arts. »

Chaque circulaire contenait un ou plusieurs prospectus. M. de Girardin scella de son timbre spécial, et mit à la poste.

Au bout d'un mois le *Voleur* avait dix mille abonnés. Le nombre alla toujours croissant ; les écrivains dépouillés ne tardèrent pas à jeter les hauts cris. Émile, à cette époque, eut un duel dont la cause est restée incertaine ; cependant il y a lieu de croire qu'un des hommes de lettres, victimes du nouveau journal, jeta sa plume et prit l'épée pour attaquer l'audacieux plagiaire.

Girardin fut blessé à l'épaule.

Précédemment, en 1825, il avait eu déjà un duel au pistolet, dont le motif reste également dans l'ombre, à moins que le récit d'*Émile* ne soit véritable ; mais il est presque impossible, dans ce livre, de distinguer la fiction de la réalité. Si pourtant les faits sont exacts, on doit dire que M. de Girardin eut, dans cette première affaire, une conduite en-

tièrement digne d'éloge. Il adressa sur le terrain de nobles et courageuses excuses à l'homme qu'il avait offensé sans le connaître.

Cet homme était son frère[1].

La blessure qu'Émile reçut dans le second duel n'avait aucune gravité. Huit jours après, il était guéri et renonçait à la direction du *Voleur,* sauvegardant, comme bien on le pense, ses intérêts dans l'entreprise. M. de Girardin cherche toujours à se mettre à l'abri du scandale, excepté quand le scandale peut lui être profitable.

Une autre idée féconde venait de lui surgir. A la cour de Charles X, madame la duchesse de Berri encourageait cette opposition sourde contre laquelle se heurtent les rois au sein de leur propre palais. M. de Girardin fit parler à la princesse, qui lui promit son appui direct

1 Le fils légitime de madame D......

dans la publication d'une feuille nouvelle.

Deux jours après, parut le premier numéro de la *Mode*. Ce journal, établi comme rédaction sur des bases irréprochables, eut un succès prodigieux. Il enleva beaucoup d'abonnés à la *Revue de Paris*.

Balzac, Eugène Sue, Alexandre Dumas, débutèrent dans la *Mode*.

La duchesse de Berri n'hésitait pas à mettre un de ses pieds mignons sur le terrain du libéralisme ; mais elle réfléchit avant d'y hasarder les deux. Voyant que le rédacteur en chef du nouveau journal la conduisait trop loin, elle recula. M. de Girardin perdit le patronage de Son Altesse Royale, et gagna trois mille abonnés de plus.

Chaque jour, l'opposition menaçait davantage le pouvoir. On entendait gronder la tempête ; elle ne tarda pas à éclater.

Tout changea brusquement à partir

de 1830. L'horizon n'était plus le même. Or M. de Girardin est de première force sur l'étude des horizons. Ne craignez pas qu'il prenne un feu follet pour une étoile, ou qu'un soleil se lève sans qu'il en devine l'aurore. Le 7 février 1848, il devina la chute de Louis-Philippe, et donna sa démission à la Chambre des députés pour se tenir prêt à saluer le nouveau pouvoir.

Il pressentit le premier l'avènement de la bourgeoisie et le règne des écus. En conséquence, il réalisa les bénéfices de ses entreprises. On lui acheta sa part de propriété dans le *Voleur*, et la *Mode* fut vendue aux enchères.

Dans un gouvernement économique, tout doit marcher de front avec le gouvernement. M. de Girardin rumina, calcula, prit ses mesures, posa ses chiffres et se proclama l'inventeur de la presse à bon marché. C'était un moyen de donner au journalisme une importance énorme

et de le mettre à la portée des bourses les plus médiocres. Un ministre habile, Casimir Périer, sentit le piége : il n'adopta pour le *Moniteur* aucune des conclusions du mémoire laissé dans son cabinet par M. de Girardin.

— Pauvre homme ! se dit Émile, pensant que le ministre manquait de jugement et de clairvoyance.

Afin de lui dessiller les yeux, il commença l'application sur une petite échelle et fonda le *Journal des connaissances utiles*, à quatre francs par an [1]. Six mois après, il portait au ministère un registre contenant les noms de 120,000 abonnés.

— C'est à merveille, monsieur de Girardin, lui dit Casimir Périer d'un ton goguenard ; mais la politique n'est pas

1. Subsidiairement il créa le *Journal des Instituteurs primaires*, à TRENTE SOUS par an, puis un Atlas à UN SOU la carte, puis le *Panthéon littéraire*, vaste entreprise de librairie économique.

une *connaissance utile,* et le peuple s'en passera, si vous le voulez bien !

Émile était battu. Pour se consoler, il devint amoureux.

Toute la presse parisienne était alors aux genoux d'une femme adorable, dont le talent, s'il est possible, surpassait encore la beauté. Comme Sapho et Magdeleine de Scudéri, mademoiselle Delphine Gay avait reçu le glorieux surnom de *Dixième Muse.*

Girardin fut assez heureux pour lui plaire, et Delphine consentit à être sa femme. Ce mariage, toutefois, ne se conclut pas aisément. Lorsqu'on se marie, il faut un acte de naissance. Émile n'était pas d'humeur à lâcher le nom de *Girardin* pour reprendre celui de *Delamothe.* Six ou huit témoins vinrent déclarer qu'ils avaient connu, de 1822 à 1823, le sieur de Girardin, comme attaché au secrétariat de la maison du roi,

et qu'il semblait alors âgé d'environ dix-huit ans.

Là-dessus on dressa l'acte de notoriété dont nous avons parlé plus haut, et le mariage se fit.

Madame de Girardin parut un instant devoir écarter son mari de la voie dangereuse où il se précipitait, et où il entraînait son siècle. Le mercantilisme et l'exploitation répugnaient à cette âme délicate. Elle tourna l'esprit d'Émile vers des idées plus morales et plus sages. Nous le voyons, de 1832 à 1835, établir une propagande active en faveur des caisses d'épargne. Nombre de conseils municipaux recoururent à ses lumières.

Afin de leur donner du cœur à l'œuvre, il envoyait lui-même, à ses frais, les registres et les livrets nécessaires à l'établissement de chaque caisse nouvelle. On lui doit aussi la création de l'*Institut agricole de Coëtbo*, destiné à recevoir cent élèves pauvres, qui s'y trouvaient

logés, nourris et entretenus, tout en s'y instruisant dans la science de l'agriculture. Pour arriver à ce magnifique résultat, M. de Girardin n'eut qu'un simple appel à faire à ses abonnés des *Connaissances utiles* : aucun d'eux ne refusa la cotisation annuelle d'*un franc,* qu'il leur proposa, dans le but de mener son projet à bonne fin.

Tout ceci était encore de l'industrialisme ; mais lorsqu'il s'exerce de cette façon, la morale la plus sévère n'a rien à y voir.

Malheureusement M. de Girardin prêta de nouveau l'oreille au démon remuant et ambitieux qui lui conseillait d'employer pour lui-même des procédés si fertiles. Sa fortune grandissait, mais il voulait être millionnaire, sachant que, sous le règne du roi citoyen, la meilleure de toutes les prépondérances était celle d'un sac d'or.

Il avait là-dessus des idées bien arrê-

tées et qui remontent à la publication de ses livres.

« La gloire, dit-il, n'est plus qu'un mot creux ; il ne sonne pas l'argent. La République et Napoléon ont usé l'enthousiasme ; la fortune est la religion du jour, l'égoïsme l'esprit du siècle. Pour surgir de l'obscurité, il n'est plus qu'un moyen : grattez la terre avec vos ongles, si vous n'avez pas d'outils, mais grattez-la jusqu'à ce que vous ayez arraché une mine de ses entrailles. Quand vous l'aurez trouvée, on viendra vous la disputer peut-être, vous l'enlever ; mais, si vous êtes le plus fort, on viendra vous flatter, et quand vous n'aurez plus besoin de personne, on viendra vous secourir. A votre tour, vous serez avare, égoïste ; vous achèterez des tréteaux, vous aurez un habit galonné. Vous refuserez les secours qu'on vous demandera, parce que ce n'est pas en soulageant les besoins de quelques individus qu'on acquiert la

popularité, mais en excitant les passions des masses, et, pour vous élever au-dessus de la foule, vous lui sourirez avec dédain, vous lui parlerez d'égalité avec le mépris de l'orgueil [1]. »

Ce sont toujours les mêmes couleurs; on ne dira pas que nous les plaçons de nos propres mains sur la palette.

En septembre 1833, M. de Girardin fonda le *Musée des familles*. Pour mieux allécher les actionnaires et donner à l'abonnement une impulsion plus vive, il inventa ces affiches monstres qui, depuis plus de trente ans, affligent les murs de la capitale, et les rendent complices de toutes les bourdes, de toutes les floueries, de tous les charlatanismes. Les amis de M. de Girardin le surnommaient eux-mêmes l'*Homme-Affiche* et l'*Homme-Annonce*.

A la fin de 1834, il publia l'*Almanach*

1. *Émile*, page 139 et suivantes.

de France, qui fut tiré à plus d'un million d'exemplaires et lui rapporta des bénéfices considérables. Il devint éligible; les électeurs de Bourganeuf l'envoyèrent pour la première fois à la Chambre.

L'année suivante, il eut son troisième duel avec M. Degouve de Nuncques, chef du bureau démocratique de correspondance pour les journaux de province, qui l'accusait de s'être vendu au ministère.

Nous arrivons à la fondation de *la Presse,* dont le numéro-spécimen parut le 1er juillet 1836.

Sur le chemin glissant de l'ambition, M. de Girardin trouvait trop d'obstacles pour ne pas chercher un appui sûr et des moyens sérieux de défense. Il crut les trouver dans le nouveau journal, et bien certainement il aurait atteint son but, si l'esprit de spéculation obstinée qui le possède ne l'eût conduit au delà des bornes.

Il forma le projet d'enterrer d'un seul coup la presse périodique et de rester seul debout sur cette vaste tombe.

L'argent abondait dans ses coffres, il pouvait expérimenter en grand le système dont Casimir Périer n'avait pas voulu reconnaître les avantages. Annonçant à moitié prix un journal quotidien, d'une dimension supérieure à celle des autres journaux et donnant plus de matière, il enlevait aux feuilles rivales tous leurs abonnements, arrachait de la main de ses ennemis toutes leurs armes, devenait le roi de la publicité, dictait des ordres au pouvoir et se faisait donner ce portefeuille, objet de son éternelle convoitise, qui, semblable au pommier de Tantale, se relève quand il va l'atteindre.

Peu importait à M. de Girardin de ruiner des industries plus faibles.

Aucun des journaux qui existaient alors ne pouvait soutenir la concurrence. Il s'imagina qu'ils allaient tranquille-

ment laisser préparer leur convoi mortuaire. L'entreprise devenait burlesque, à force d'être hardie.

Au premier signe d'hostilité, toute la presse fit feu contre l'ennemi commun.

Cette décharge unanime, loin d'abattre M. de Girardin, ne fit qu'allumer davantage sa fougue belliqueuse ; mais bientôt on lui lança de ces traits empoisonnés qui frappent un homme et ne lui laissent aucun espoir de guérir la blessure.

Le journal *le Bon Sens* décocha la première flèche.

Emile recourut aux tribunaux. C'était son droit, mais le *National* regarda cette résolution comme un acte de faiblesse et comme un déni de polémique. De plus, le rédacteur en chef de la feuille radicale crut voir une offense pour lui et pour ses collègues dans quelques insinuations de M. de Girardin. Soldat plein de bravoure, Armand Carrel était toujours

prêt à verser son sang pour la défense d'un principe.

« — Jusqu'à ce que la presse devienne entièrement libre, disait-il, elle restera sous la sauvegarde de l'épée ; mon journal se fera respecter comme un homme d'honneur. »

Toutefois, avant de provoquer le rédacteur de la *Presse,* Armand Carrel entama des négociations. Il alla lui-même, accompagné d'un ami, chez M. de Girardin. Une note fut discutée et convenue. Seulement Carrel voulait que cette note fût publiée d'abord dans la *Presse,* et Girardin voulait qu'elle parût simultanément dans la *Presse* et dans le *National.*

— Est-ce votre dernier mot? demanda Carrel.

— C'est mon dernier mot.

— Alors il faudra nous battre, Monsieur.

— Volontiers. Une rencontre avec

vous sera une *bonne fortune* pour moi, répondit Girardin.

— Un duel est une triste nécessité toujours, et jamais une bonne fortune, Monsieur, répondit Carrel en se levant. Comme offensé, je choisis le pistolet.

Nous consultons ici le *National* de l'époque, et nous y trouvons un compte-rendu impartial des événements.

« L'explication directe qui avait eu lieu entre M. Carrel et M. de Girardin ne laissait malheureusement rien à faire aux témoins de M. Carrel pour amener une conciliation.

« Arrivé sur le terrain (au bois de Vincennes), M. Carrel s'avança vers M. de Girardin et lui dit ;

« — Eh bien, Monsieur, vous m'avez menacé d'une biographie? La chance des armes peut tourner contre moi. Cette biographie, vous la ferez alors, Monsieur; mais, dans ma vie privée et dans ma vie politique, si vous la faites

loyalement, vous ne trouverez rien qui ne soit honorable, n'est-ce pas, Monsieur?

« — Oui, Monsieur, répondit M. de Girardin.

« Il avait été décidé par les témoins que les combattants seraient placés à quarante pas, et qu'ils pourraient faire dix pas chacun.

« M. Carrel franchit la distance d'un pas ferme et rapide. Parvenu à la limite, et levant son pistolet, il tira sur M. de Girardin, qui n'avait encore fait que trois pas environ en ajustant. La détonation des armes fut presque simultanée. Cependant M. Carrel avait tiré le premier, M. de Girardin s'écria :

« — Je suis touché à la cuisse!

« — Et moi à l'aine, dit M. Carrel, après avoir essuyé le feu de son adversaire.

« Il eut encore la force d'aller s'asseoir sur un tertre, au bord de l'allée. Ses témoins et son ami, le docteur Marx, couru-

rent à lui. M. Persat [1] fondait en larmes.

« — Ne pleurez pas, mon bon Persat, lui dit Carrel, voilà une balle qui vous acquitte.

« Il faisait allusion au procès du *National* qui devait avoir lieu le lendemain.

« On le porta à Saint-Mandé, chez M. Peyra, son ancien camarade à l'Ecole militaire. En passant auprès de M. de Girardin, M. Carrel voulut s'arrêter :

« — Souffrez-vous, Monsieur de Girardin? lui demanda-t-il.

« — Je désire que vous ne souffriez pas plus que moi.

« — Adieu, Monsieur ; je ne vous en veux pas !

« Carrel ne se faisait point illusion sur la gravité de sa blessure. Dès ce moment, il demanda qu'on le transportât directement au cimetière après sa mort. « Point de prêtre ! point d'église ! » Telle fut sa recommandation brève et absolue [2]. »

1. Gérant du *National*.
2. *National* du 1er juillet 1863.

Le lendemain, Armand Carrel expirait. Sa dernière heure eût été consolée par la religion, qu'il n'aurait pour cela rien perdu aux yeux de l'avenir. Il est fâcheux que *République* et *Impiété* soient aussi voisines l'une de l'autre.

Nos lecteurs comprendront pourquoi nous avons ici laissé parler la feuille démocratique de préférence à toute autre feuille d'alors; la narration du journal ennemi est honorable pour celui des adversaires qui a survécu.

M. de Girardin n'en resta pas moins en butte à la rancune populaire. On maudit l'homme qui marchait à la renommée en laissant ainsi derrière lui des traces de sang. Toujours aux aguets, toujours infatigables, ses ennemis ne laissaient échapper aucune occasion de lui faire tomber des rochers sur la tête.

Bientôt un procès scandaleux occupa la France et l'Europe. Il s'agissait du *Musée des familles*. On accusait les trois gé-

rants, Boutmy, Cleeman et Girardin d'avoir créé des dividendes fictifs et de s'être attribué la plus large part du fonds social. Un des actionnaires. M. Dutertre-Dana, se plaignant d'avoir été victime d'une escroquerie, réclama la vengeance des lois. Nos trois gérants furent acquittés, mais après avoir vu les avocats déchirer leur réputation, qui resta, lambeau par lambeau, à tous les angles du tribunal.

Cleeman, l'un des trois, fut condamné, peu de temps après, à une peine infamante à propos de sa gestion criminelle dans les mines de Saint-Bérain.

Le rédacteur de la *Presse* était complétement étranger à cette nouvelle affaire; mais que d'attaques insultantes, que d'insinuations perfides, que d'aiguillons mortels furent lancés contre lui !

Vingt réputations pour une auraient succombé dans cette lutte.

On parla bientôt d'une autre histoire

de mines [1], dont les actions, prônées par la *Presse*, tombaient dans une défaveur subite. Les financiers de nos jours n'eussent pas agi différemment que M. de Girardin en pareille occurrence : ils auraient le mieux du monde, et sans le plus léger scrupule, vendu, quand elles étaient en hausse, des valeurs auxquelles on prévoyait que le discrédit s'attacherait d'un jour à l'autre. On est de son siècle ou on n'en est pas.

Comprenant que toutes ces criailleries et toutes ces haines retardaient son avènement au portefeuille, Émile joua, pendant quelques années, le rôle de Sixte-Quint, sauf à jeter plus tard ses béquilles au nez de ses ennemis politiques. Il parut s'occuper exclusivement de son journal [2].

1. Cette fois, il s'agissait des houillières de Bouzogles et de Mazures, achetées dans le département de la Creuse par MM. de Girardin et Boutmy.

2. M. Guizot lui offrit alors un million de la *Presse*. Girardin refusa pour mieux rester mai-

De temps à autre, il ne se réveillait de sa léthargie de commande que pour défendre la monarchie de Juillet contre les sourdes agressions du radicalisme ou de l'opposition de gauche. Un matin, il imprima « que les attaques du *Siècle* contre le pouvoir n'avaient rien de surprenant, puisque cette feuille comptait des régicides au nombre de ses rédacteurs. »

Emile Pagès (Bergeron) fit porter à l'instant même un cartel à M. de Girardin, qui refusa de se battre et fut souffleté publiquement par son ennemi [1].

tre de la rédaction. Il se contenta de faire donner par le ministre deux cent mille francs de subvention au *Panthéon littéraire.* Un honorable député, M. Isambert, dénonça le fait à la tribune. (*Moniteur* du 10 juin 1837.) Après avoir vu la *Presse* lui brûler au nez, pendant dix ans, les plus doux parfums de sa rédaction, M. Guizot eut tout à coup ce journal pour ennemi. Le ministre fut obligé de traduire M. de Girardin devant la Chambre des pairs. (*Moniteur* du 18 juin 1847.)

1. Dans un loge à l'Opéra, sous les yeux de madame de Girardin.

Les tribunaux seuls lavèrent cet outrage. M. de Girardin continua de défendre le trône, la religion et la morale.

A coup sûr, on aurait berné le prophète assez malencontreux pour annoncer alors que cet illustre monarchiste deviendrait, un jour, partisan de la république.

Comme tous les hommes à utopies gouvernementales et qui chevauchent à nu sur l'idée, M. de Girardin professa perpétuellement un souverain mépris pour la littérature pure et simple, dégagée de tout élément politique. Le roman se trouvant au goût du jour, il fut obligé de lui abandonner le rez-de-chaussée de son journal ; mais afin de s'épargner un embarras ou une étude sur des matières si peu dignes de lui, il se créait des fournisseurs attitrés, dont la réputation le mettait à couvert aux yeux du public.

— Eh ! s'écriait-il, quand on le blâmait de cette injustice faite à la jeune littérature, peu m'importe ! je n'ai pas le temps

de lire. Si Dumas et Eugène Sue écrivent ou font écrire des billevesées, le lecteur, sur la foi du drapeau, prend cela pour des chefs-d'œuvre. L'estomac s'habitue à la cuisine qu'on lui donne.

On comprend que nombre de jeunes auteurs, après s'être brisé la tête contre ce mur d'airain du mercantilisme, se soient décidés à passer sous les fourches caudines de la signature d'autrui, ou, découragés jusqu'à la douleur, se soient jetés dans le pamphlet. Tout s'explique avec le temps. Nous sommes presque disposé à faire amende honorable à MM. Auguste Maquet, Paul Meurice, Hippolyte Auger, et à tant d'autres, que nous avons blâmés jadis pour avoir livré à une exploitation étrangère les enfants de leur intelligence.

Ce commerce des œuvres de l'esprit, qui dépouille le véritable auteur de sa gloire pour en revêtir un autre, est de l'invention de M. de Girardin.

Nous avons vu comment il se tirait d'affaire au rez-de-chaussée de son journal ; montons au premier étage. C'est là qu'il régnait en despote. Il tranchait du petit Louis XIV et disait orgueilleusement : « La *Presse*, c'est moi ! » Jamais il ne laissait passer un article politique un peu remarquable, s'il était signé d'un autre que de lui. Quelque temps après la révolution de Février, Alexandre Weil publia deux lettres, dont les abonnés firent le plus grand éloge. Une troisième restait : mais le journal refusa de l'imprimer. Le jeune publiciste courut se plaindre. Girardin lui répondit :

— C'est moi qui ai donné cet ordre.

— Ah ! fit Alexandre Weil confondu.

— Que voulez-vous, mon cher, ajouta le rédacteur en chef de la *Presse*, vous avez du talent, et je veux qu'on ne lise que moi dans le journal.

Toutes ces réponses sont faites de sang-froid, de l'air le plus naturel du

monde, avec une conviction qui vous écrase. Fâchez-vous, M. de Girardin vous trouvera très-injuste. L'obligation où il fut dès l'âge le plus tendre, de s'aimer lui-même, n'ayant rien à aimer autour de lui, le rend d'une personnalité qui passera tôt ou tard en proverbe. Les calomnies dont il est victime ajoutent encore à son égoïsme et le rendent de moins en moins serviable. Tous les hommes deviennent ses ennemis.

Poussé, comme Ahasvérus, sur une route fatale, il y marchera jusqu'à la fin sans repos comme sans espoir. Jamais son ambition ne sera satisfaite. Il a demandé vainement un portefeuille à la Monarchie ; vainement il s'est humilié pour l'obtenir de la République, et l'Empire n'est pas d'humeur à lui confier ses destins.

Madame de Girardin, première du nom, partageait les illusions de son époux. Nous la trouvons, en cela fort excusable;

elle n'avait pu le détourner de sa voie, rien de plus simple qu'elle s'y engageât avec lui. Cette nature tenace absorbait la sienne. Elle avait fini par le prendre pour un apôtre et par croire en lui comme on croit en Dieu. Dans les plus mauvais jours de 1848, elle disait au général Lauriston et à plusieurs autres personnes qui étaient venues lui rendre visite :

« — Tout va de mal en pis, la France court à sa perte ; il n'y a que celui de *là-haut* qui puisse nous sauver. »

Chacun s'inclina, croyant qu'elle parlait de la Providence : elle parlait de son mari, qui travaillait dans une chambre au-dessus.

Quand on attaquait Emile, elle se métamorphosait en lionne. Sa plume devenait un stylet, qu'elle enfonçait au cœur de l'ennemi jusqu'à la garde. On n'a pas oublié sa pièce de vers contre Cavaignac. Le jour où ce général fit arrêter M. de Girardin pour l'envoyer au secret, Del-

phine accourut et força la porte du dictateur, qui la vit entrer pâle, frémissante, l'œil allumé de toutes les flammes de la colère.

— Que veut dire ceci ? demanda-t-elle. Sommes-nous sous le règne de la terreur ?

—Non, Madame, répondit Cavaignac, nous sommes sous le règne du sabre.

— C'est bien cela, Monsieur ! attachez à votre sabre une ficelle, et vous aurez la guillotine !

Le cercle de madame de Girardin était très-fréquenté. Presque toujours on y trouvait le baron de Rothschild et la princesse Mathilde, au milieu d'une foule nombreuse d'autres habitués. Les uns causaient, les autres faisaient de la musique. L'auteur des *Mousquetaires*, lorsqu'il n'était pas à Bruxelles, entrait le premier au salon pour en sortir le dernier. Il avait des allures flamboyantes et une brochette où se trouvaient pendus tous les ordres de la terre. Sa conversa-

tion faisait le bruit d'un ouragan. Théophile Gautier ne disait rien ; il écoutait, ou lançait de temps à autre quelques-uns de ces mots *érotiques*, dont la dixième muse était assez friande. Quand Dumas avait fini de parler, Méry parlait à son tour et entamait ses curieuses gasconnades. Un soir, il prouva catégoriquement et sans réplique possible que M. de Lamartine avait fait la révolution de Février pour une *paire de bottes*.

Girardin se montrait rarement à ces réunions.

S'il y paraissait quelques minutes, on le voyait se cacher dans un coin comme un enfant boudeur. Il avait pour l'esprit de conversation le même dédain que pour la littérature.

Après la mort de sa femme, il se remaria [1] et vendit la *Presse* au banquier Millaud pour une somme de huit cent

1. Avec la comtesse de Tieffenbach, veuve du prince Frédéric de Nassau.

mille francs. Son départ fut le signal de la décadence de cette feuille.

M. de Girardin reprit son titre de rédacteur en chef après cinq ans d'interrègne et releva le journal par des sauts de carpe merveilleux et plus caractérisés que ceux d'autrefois. Il les continue vaillamment dans la *Liberté*, jongle tous les matins avec les destinées de l'Europe et semble vouloir donner des gages définitifs au parti rouge.

Oublie-t-il donc les avanies que messieurs les républicains lui ont fait subir ?

Au comité démocratique et social qui se tenait à l'hôtel Ledru-Rollin, les membres du bureau le laissèrent un jour attendre deux heures dans une antichambre, sans lumière et sans feu. Girardin dévora cette humiliation, se promettant une éclatante revanche une fois qu'il serait introduit.

Le moment arrive, on lui ouvre le sanctuaire.

Il s'élance à la tribune, croyant exciter une de ces discussions vives où son esprit d'à-propos et son talent de riposte triomphent toujours.

« — Citoyens ! s'écrie-t-il, interrogez-moi. Je suis prêt à répondre. »

La salle contenait environ trois cents personnages, qui restèrent mornes et silencieux. Girardin sentit une sueur froide inonder ses tempes. Il regarda le président ; ce dernier fit un signe pour qu'on passât à l'orateur un petit carré de papier sur lequel se trouvait écrite une seule question. Le candidat se crut sauvé. Pendant un quart d'heure, il pérora d'une façon passablement éloquente, malgré son détestable organe, et termina par ces mots :

« — Êtes-vous satisfaits de mes explications, citoyens ? »

Nulle réponse. Pas un geste d'approbation ni d'improbation. Il put se croire dans une assemblée de sourds et muets.

On lui fit passer un second petit papier. Il parla pendant un autre quart d'heure : même silence et nouvelle question écrite. C'était à en devenir fou. Le malheureux orateur s'agitait dans le vide et cherchait à mettre le feu à des morceaux de glace. Une multitude de petits papiers railleurs tourbillonnaient devant ses yeux et lui donnaient le vertige. Tour à tour on lui en passa quarante ou cinquante. Il sortit la tête perdue, l'œil hagard, le front ruisselant, poursuivi par des fantômes et des petits papiers.

M. de Girardin n'a pas de tact, il l'a prouvé dans cette circonstance et dans beaucoup d'autres.

Recevant un pareil accueil, il devait y répondre par une sortie violente et briser énergiquement cette coupe de l'affront qu'on lui donnait à boire. Ce défaut de tact provient de son ambition, qui lui met continuellement un bandeau sur les yeux et le pousse aux abîmes.

Était-ce à lui, nous le demandons, d'aller prononcer un discours sur la tombe d'Armand Carrel ? Il s'est tiré de ce pas difficile avec bonheur, nous dira-t-on. Soit. Une telle démarche n'en choquait pas moins les convenances. Le sang versé crie toujours, et c'est à la surprise causée par son apparition imprévue que M. de Girardin doit de n'avoir pas été immolé sur la tombe de sa victime.

Repoussé par les républicains, il leur tourna brusquement le dos, le jour où il vit la possibilité d'une vengeance et une autre perspective à son ambition. Mais, comme cet obstiné portefeuille ne lui arrivait pas encore, il fit une nouvelle pirouette et retomba sur ses pieds, républicain comme devant.

Ce qui ne l'empêcha pas de prendre le parti des Russes contre cette malheureuse Pologne.

Lorsqu'on entre chez M. de Girardin, la première chose qui frappe les yeux est

un buste de Robespierre, posé sur son bureau, en face de lui, — démonstration significative.

Il se lève à quatre heures du matin, travaille jusqu'à neuf heures et déjeune avec un bifteck et une tasse de thé. Son concierge entre alors et dépose sur le bureau des lettres et des gazettes. A partir de ce moment, M. de Girardin reçoit tout le monde. Il cause en travaillant ou en écrivant sa correspondance. Il n'est jamais aimable. S'il lui arrive de le paraître, dites hardiment que c'est par intérêt personnel. Vous venez de lui rendre un service, il ne vous remercie pas. Lorsqu'on lui adresse des reproches ou qu'on lui jette un blâme, il ne s'émeut en aucune façon. Rarement on parvient à le mettre en colère, et ce n'est jamais qu'en froissant son excessif amour-propre. Cette colère se trahit par un éclat plus sombre de l'œil et par un léger tremblement de la lèvre inférieure.

Il se rase lui-même, précaution fort sage, au cas où quelque barbier polonais voudrait lui couper le cou.

Devinez qui a catéchisé Victor Hugo, afin d'amener le grand poëte dans les bras de la république? C'est M. de Girardin [1]. Le pays et les belles-lettres lui savent un gré infini de cette conversion.

Quand il a reçu toutes ses visites, il se remet au travail. D'abord il parcourt les journaux et regarde si on parle de ses articles politiques. Qu'on en parle en bien ou en mal, pourvu qu'on en parle, la chose lui est complétement indifférente. Il ne répond jamais aux agressions que pour la forme et pour occuper le public de sa personne. Sa manière de travailler ne manque pas d'une certaine bizarrerie. Lui faut-il de la science, il la trouve dans les dictionnaires de conversation. Veut-il des renseignements sur

1. L'*Événement* n'était qu'une succursale de la *Presse*.

les hommes, il se lève et va droit à certain casier, dont les cartons, rangés par ordre, portent chacun une lettre alphabétique.

Là sont les notes de M. de Girardin.

Depuis 1830, il n'est pas un personnage un peu important qui n'ait chez lui son dossier complet. Il garde avec soin les documents, les lettres, les comptes-rendus de procès, les articles de journaux.

« Où ce diable d'homme peut-il trouver tout cela ? » se demande le public, en le voyant fouiller à coup sûr dans le passé d'un ennemi pour lui jeter à la face quelque revirement oublié, quelque turpitude inconnue.

M. de Girardin trouve cela dans ses cartons.

Entre midi et une heure, il fait atteler et sort. Où va-t-il ? personne n'a jamais pu sonder ce mystère. Nulle part on ne le rencontre, et il sait tout ce qui se dit, tout ce qui se passe. Une fée lui prête

son talisman pour le rendre invisible.

Il est aujourd'hui excessivement riche. Son association *philanthropique* des travailleurs à la *Presse* lui a rapporté deux cent quatre-vingt-neuf mille francs pour sa part. De plus, il spécule tous les jours à la Bourse et y réalise des profits énormes; il prend la revanche de ses piastres d'Espagne englouties autrefois dans le gouffre.

Le lecteur touche au terme de cette biographie. Nous avons dit le bien, nous avons dit le mal, et l'on nous demandera une conclusion. Qu'est-ce que M. de Girardin? Est-ce une bonne, est-ce une mauvaise nature? Ce n'est ni l'une ni l'autre. On ne doit pas lui savoir gré de ses qualités, parce qu'elles ne sont qu'apparentes et cachent un calcul; on ne doit pas l'accuser de ses défauts, parce qu'ils ont été le résultat d'une naissance malheureuse et de l'abandon. En lutte éternelle avec la société, mère tendre

pour d'autres et marâtre pour lui, chacun le repousse, comme on repousse ce qui blesse, ce qui est dangereux, ce qui est nuisible. On l'éloigne, on en a peur.

Voilà ce qui explique pourquoi M. de Girardin n'a jamais été ministre et ne le sera jamais. Il a dit lui-même une vérité terrible : « Si le talent commence les réputations, c'est la moralité seule qui les consolide. »

M. de Girardin est la première victime de l'industrialisme : la machine a tué l'inventeur.

En 1858, il a écrit la *Fille du millionnaire*, publication malheureuse où il s'efforce de réhabiliter la Bourse. « On réussit là, dit-il, comme on réussit à la guerre, par la justesse du coup d'œil, le mépris du péril, la hardiesse d'exécution. A la bourse, la fortune se CONQUIERT, elle ne s'acquiert pas. »

Grâce à M. de Girardin, voilà un verbe qui aura du succès. Dorénavant on pourra

dire aux sergents de ville, en leur désignant un filou :

— Arrêtez ce monsieur, qui vient de me *conquérir* vingt francs dans la poche !

La première vente de la *Presse* rapporta près d'un million à son habile rédacteur en chef. Il eut l'agréable chance de la vendre une seconde fois, en 1865, au financier Mirès, pour une somme à peu près équivalente, et prit ensuite la direction du journal *la Liberté*.

Peu satisfait de sa gloire politique, M. de Girardin ambitionne, sur ses vieux jours, la gloire du théâtre. Il perd là son temps et ses peines. *Le Supplice d'une femme* a obtenu quelques succès à la Comédie-Française, grâce à la collaboration de M. Alexandre Dumas fils ; mais *les Deux sœurs,* autre pièce annoncée à grand renfort de réclames, comme étant l'œuvre de M. de Girardin seul, eut au Vaudeville une chute honteuse, le 12 août 1865. Quant à sa malheureuse

Fille du millionnaire, portée sous la rampe dix ans après sa naissance, elle a reçu un véritable baptême de sifflets.

— Oh ! si on pouvait siffler le journaliste comme l'auteur dramatique, quel vacarme d'un bout de l'Europe à l'autre ! disait une méchante langue, au sortir du théâtre.

« Vous avez dû voir, écrivait dernièrement M. de Girardin, que je ne crois pas à l'intervention de la Providence dans les choses humaines [1]. »

En revanche, il croit à l'efficacité de sa propre intervention, ce qui est flatteur pour la Providence et rassurant pour nous.

A deux reprises différentes, en mars et en avril dernier, il fut condamné pour ses articles agressifs contre le gouvernement. M. de Girardin est libre dans

1. Il adressait ce blasphème à je ne sais quel compilateur, qui s'occupe de rassembler, sous forme de Dictionnaire les *Pensées et Maximes* éparses dans ses œuvres. — Un bien joli travail!

ses opinions, oui, sans doute ; mais il nous semble que certain souvenir de Biarritz et de l'impératrice Eugénie devrait lui donner plus de retenue, — à moins qu'il ne soutienne aussi que l'ingratitude est l'indépendance du cœur, ce dont il est parfaitement capable.

Un joli mot, pour finir ; il se trouve dans le *Figaro* du 17 mars dernier.

« M. de Girardin se croit la plus illustre victime des partis pris judiciaires, depuis Galilée ; mais on ne sait pas encore jusqu'à quel point a été poussée la ressemblance. Au moment où l'arrêt correctionnel a été prononcé contre lui, frappant la terre du pied, il s'écria :

« — Et pourtant, je tourne ! »

FIN